

26 octobre 2007

Exposé en Hommage à Jean Florence  
(prévu pour une publication Saint-Louis des actes de la journée en hommage à J. Florence)

## EN DÉSESPOIR DE CAUSE, LA NORME ?

par

Dominique Deprins

Facultés Universitaires Saint-Louis et Université Catholique de Louvain

### Introduction

#### *Prise de vue*

Il y a désormais la « Raison statistique<sup>1</sup> » comme on parle de la Raison d'Etat : la raison d'Etat se conjugue d'ailleurs aujourd'hui essentiellement sur le mode de la raison statistique<sup>2</sup>. C'est dire qu'au nom de l'intérêt public est justifiée l'action statistique. La statistique est l'instrument d'une pragmatique de l'*homo faber*<sup>3</sup> : elle se veut forte sur les plans de la décision et de l'action mais ne se préoccupe guère de l'analyse du pourquoi ou du comment. Cette raison statistique s'impose aussi dans le champ de la Santé Mentale. Et si je parle de Santé Mentale, c'est que ce vocable est son produit, dans cette montée en généralité qui caractérise la statistique : le malade mental est « subsumé » d'un point de vue macrosocial, dans la Santé Mentale<sup>4</sup>, non sans une sorte de torsion politiquement correcte... parce que qu'est-ce que la Santé Mentale, si ce n'est l'illusion d'un sujet que ne pâtirait plus de l'insupportable du réel ?

Et si on parle aujourd'hui de dépression, d'hyperkynésie, d'anorexie, de délinquance, de toxicomanie, de suicide, de troubles déficitaires de l'action (TDA) etc., on demandera forcément « *Combien?* ». Nous appartenons au monde des chiffres – à *La Cité des Chiffres*<sup>5</sup> – là où « la recherche de la valeur des choses est celle de leur quantum: l'évaluation se réduit à la pesée<sup>6</sup> ». Les chiffres se veulent nos décrets de certitude, la « vérité vraie » et, par leur soi-disant légalité, sont assignés à nous sortir de l'indécidable en arbitrant nos choix et enfin nous

---

<sup>1</sup> A. DESROSIERES, *La Politique des Grands Nombres : histoire de la raison statistique*, Paris, Nouv. Ed., La Découverte /Poche ; 99. Sciences humaines et sociales, 2000.

<sup>2</sup> Voyez M. FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population : Cours au Collège de France, 1977-1978*, Paris, Seuil/Gallimard, 2004, Leçon du 22 mars, p. 293 à 318. C'est dans le contexte d'une transformation de la raison occidentale – au XVI<sup>e</sup> siècle et dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle, à l'époque de Kepler, Galilée, Descartes [on pourrait ajouter Pascal] etc.- que naît la statistique moderne, outil de la régulation de la population ; l'apparition d'une raison gouvernementale donne lieu à une certaine manière de penser, de raisonner et de calculer. C'est ce que l'on appelle la politique, comme *mathesis*, comme forme rationnelle de l'art de gouverner.

<sup>3</sup> Si H. ARENDT parle de l'*Homo faber*, l'homme qui fabrique, comme de celui qui refuse de se laisser englober dans la « brèche du présent », elle n'ignore pas pour autant que celui qui « commence et qui finit » peut chuter et rechuter encore dans la répétition dès lors que la fabrication au lieu de s'élever à une création, se réduit à une réaction à une impulsion extérieure quand le sens s'évanouit au profit de l'utilité. C'est plutôt à cette « brèche du présent » devenue « point de collision » entre le passé et l'avenir, à la désaffiliation du présent au passé et à l'avenir qu'invite la présente référence à l'*Homo faber*. (Voyez Z. LAÏDI, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000, p. 104-106).

<sup>4</sup> Qu'est-ce que la Santé Mentale ? L'illusion d'un sujet qui ne pâtirait plus du réel ?

<sup>5</sup> J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Editions Autrement, Série Sciences en Société n° 5, Septembre 1992. (Cette Cité des chiffres n'est pas sans évoquer la Cité interdite... mais alors par qui et à qui ?)

<sup>6</sup> J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Op. Cit. p. 26.

permettre d'agir. *La Cité des Chiffres* est une « cité interdite », cité interdite que le peuple ne peut « voir » et qui, en même temps, est proche d'un idéal de perfection. La statistique est la « science de l'obscur<sup>7</sup> » nécessaire à la cité parce qu'elle « permet d'agir assez efficacement sur la réalité sans rien connaître de cette réalité<sup>8</sup> ». L'efficacité dans l'action au programme de la statistique repose sur un nécessaire aveuglement puisque la décision et l'action se satisfont d'une connaissance limitée dans une rationalité non moins limitée.

*La Cité des Chiffres* est au coeur de l'univers du précautionisme, où règne le « Principe de précaution » et sa corrélatrice logique de sécurité, à l'œuvre depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle : univers de la précaution, univers statistique où la mesure est désormais notre réalité. Aujourd'hui, la statistique et la probabilité ont envahi quasiment tous les domaines de nos vies, de la sphère publique à la sphère privée, non sans en brouiller définitivement la frontière.

Ainsi la santé mentale est-elle au moins doublement concernée par la statistique : *dans la sphère publique* en tant que son champ dépend financièrement des politiques qui gardent les yeux rivés sur les statistiques qu'ils réclament pour des évaluations permanentes. *Dans la sphère privée*, la santé mentale et la psychanalyse sont concernées par la statistique en tant que l'humain est devenu un des objets d'application privilégié de la statistique au risque de l'enfermer dans des catégories normalisantes, là où « le comptage conjure l'inexistence du sujet<sup>9</sup> ».

Dans la boîte à outil du statisticien sont rangés, à cet effet, les « concepts synthétiques bien formalisés<sup>10</sup> » de moyenne, d'écart-type, de corrélation, de probabilité : ce sont ses « quatre concepts fondamentaux »<sup>11</sup>, concepts compacts et bien ficelés cependant pétris d'histoire et de controverses. Ils sont les instruments d'une « domestication du hasard »<sup>12</sup> dans une double illusion : l'« illusion statistique »<sup>13</sup> que dénonçait O. MORGENSTERN (1902-1977) comme illusion de l'exactitude des chiffres et l'illusion du risque zéro qui révèle celle d'un savoir absolu. Ce savoir repose sur la « discrimination » de la population en catégories normalisantes visant à instaurer une nouvelle administration des individus. La statistique est « la mise en forme du social »<sup>14</sup>. De la mise en forme au formatage, il n'y a qu'un pas. La quantification et la normalisation sont deux formes de classification (ou de formatage) inséparables qui « façonnent les gens »<sup>15</sup>

La statistique est en effet *la* technique et *le* procédé de normalisation par excellence « à partir et au-dessous, dans les marges et même à contresens d'un système de la loi<sup>16</sup> » : les

---

<sup>7</sup> J-L. BESSON, « Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Op. Cit. p. 223.

<sup>8</sup> ID., p. 223.

<sup>9</sup> J-L. BESSON et M. COMTE, « Des Mesures », dans P. ROUSSET (dir.), *Analyse Epistémologie Histoire économiques*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1986, p. 42.

<sup>10</sup> A. DESROSIERES, *La Politique des Grands Nombres : histoire de la raison statistique*, Paris, Nouv. Ed., La Découverte /Poche ; 99. Sciences humaines et sociales, 2000, p. 8.

<sup>11</sup> Autour, en amont et en aval de ces quatre concepts synthétiques fondamentaux s'articulent d'autres concepts statistiques bien connus tels que ceux de régression, d'estimation, de test, d'échantillon, de classe d'équivalence, de maximum de vraisemblance, d'équations simultanées etc.

<sup>12</sup> I. HACKING, ???

<sup>13</sup> O. MORGENSTERN, *L'Illusion statistique. Précision et incertitude des données économiques*, Princeton, Princeton University Press, 1950 ; Dunod, 1972. (cité par J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Op. Cit. p. 27).

<sup>14</sup> A. DESROSIERES, « La statistique, entre le langage de la science et celui de l'action ou comment discuter de l'indiscutable », dans *Correspondances* (art.), bulletin scientifique de l'IRMC, 2002, <http://www.irmcmagrhreb.org/corres/textes/desrosieres.htm>, p. 3.

<sup>15</sup> I. HACKING, « Façonner les gens », cours au Collège de France, *Philosophie et histoire des concepts scientifiques*, 2001-2002, p. 537-538.

[http://www.college-de-france.fr/media/ins\\_pro/UPL35836\\_ihackingres0102.pdf](http://www.college-de-france.fr/media/ins_pro/UPL35836_ihackingres0102.pdf)

<sup>16</sup> M. FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population*, Cours au Collège de France, 1977-1978, Paris, Seuil/Gallimard, 2004, p. 58.

normes se multiplient et « compliquent [*ainsi singulièrement*] l'espace des règles sans que leur statut par rapport à la loi [...] soit clairement défini<sup>17</sup> ». On peut se demander dans quelle mesure cette prolifération de la norme statistique – prescriptive toujours - n'est pas aux fondements même de la précarité sociale et psychique en extension dont nous faisons le constat.

### *Objet*

L'objet de ce papier est de tenter une réponse à cette dernière question, au fil de la raison statistique ; il m'a semblé qu'une approche par le principe de *causalité* pourrait être féconde, sans en ignorer l'immense tradition philosophique, à moins qu'il ne s'agisse d'une « passion de la causalité »<sup>18</sup> : « le problème de la cause est l'embarras des philosophes<sup>19</sup> ».

Il y a trois temps dans l'argumentation, trois temps liés à trois types de causalité : métaphysique, scientifique et psychique. Le passage d'un temps à l'autre sera chaque fois scandé par une rupture épistémologique.

Le premier temps est celui d'une interrogation sur les implications du positivisme dans la façon de penser, de raisonner et de calculer du statisticien, quand la cause métaphysique cède le pas à une nouvelle causalité scientifique ; le second temps questionne la pertinence d'une alliance indéfectible entre la « cause scientifique » et la norme statistique. Enfin, le troisième temps sera celui de conclure par la causalité psychique : au refus de cette ineffable cause métaphysique en ce qu'elle mène à une sorte de « mystique révélée »<sup>20</sup>, et à contresens de cette normalisation pandémique corollaire de la détermination statistique, la causalité psychique - réflexive - apparaît comme une **nouvelle** rupture épistémologique.

### **De la causalité métaphysique à la causalité scientifique :**

Dans le monde de la psychanalyse et dans celui de la Santé Mentale, on entend souvent parler du retour en force du positivisme, on dénonce l'inflation méthodologique et l'invasion de l'évaluation, surtout quantitative ; la statistique y tient une place de choix. Il ne s'agit pas de faire ici le procès du positivisme. Le positivisme se voulait, rappelons-le, foncièrement anti-métaphysique, notamment par le biais de son refus de la cause.

#### *D. HUME ou la fin de la cause métaphysique*

On ne saurait éviter de parler de l'empiriste D. HUME (1711-1776) au siècle des Lumières qui, le premier, s'opposa à la cause métaphysique, tant il est vrai que la statistique, dans son alliance avec la probabilité, y trouvent le fondement de son schème de pensée : il introduit un raisonnement probabiliste dans la cause, un siècle après que l'apologiste mathématicien B. PASCAL (1623-1662) ait introduit la probabilité aux fondements ludiques. D. HUME était déjà dans la tradition positiviste, même s'il faut attendre A. COMTE (1798-1857), un demi siècle plus tard, pour fonder *stricto sensu* le positivisme. Mais que reproche D. HUME à la causalité métaphysique si ce n'est que « plus qu'une réalité, la cause [*métaphysique*<sup>21</sup>] est de l'ordre du besoin d'achèvement et de complétude – [...] impensable

<sup>17</sup> LAURENT E., *La cause Freudienne : Politique Psy*, « Nouveau régime du Champ Psy », Nouvelle revue de psychanalyse, n° 57, Navarin Editeur, 2004, p.12.

<sup>18</sup> R. GORI, *La Preuve par la parole : sur la causalité en psychanalyse*, Paris, PUF, 1996.

<sup>19</sup> J. LACAN, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts Fondamentaux de la Psychanalyse*, p. 24.

<sup>20</sup> R. GORI, *La Preuve par la parole : sur la causalité en psychanalyse, Op. Cit.*, Commentaires de F. POMMIER, ????, p. 239.

<sup>21</sup> La cause chez B. SPINOZA (1632-1677) illustre au mieux cette cause métaphysique de la complétude de la connaissance dans une sorte de mystique révélée; la connaissance est impossible sans principe de causalité et ne

et impossible – du savoir humain<sup>22</sup> ». « Ces causes gisent dans « l'énergie divine<sup>23</sup> »<sup>24</sup> ». Il s'oppose aussi à l'idée de *production* présente le plus souvent dans le traitement de la cause métaphysique parce que cette idée est beaucoup trop vague et trop obscure. Pour D. HUME, connaître, c'est observer : la genèse de la connaissance s'explique à partir des données sur les sens (voir, toucher, sentir) et non à partir de spéculations métaphysiques. Pour lui, « tout ce qui arrive ne doit pas avoir une cause » ; qui plus est, « raisonner de cause à effet n'est qu'habitude et coutume », proche de la superstition populaire et de la croyance des forces occultes. C'est la raison pour laquelle D. HUME relègue la cause de la connaissance noble, côté certitude, dans la catégorie de l'opinion<sup>25</sup> et du probable. La cause devient alors seulement une « conjonction persistante » entre deux phénomènes, donnée par l'expérience : dans l'esprit humien, ce serait dire aujourd'hui que la consommation de cannabis comme *cause* de symptômes psychotiques chez des jeunes<sup>26</sup>, révèle simplement une conjonction persistante entre ces deux événements : c'est faire le constat d'une simple régularité entre la consommation de cannabis et certains symptômes psychotiques. La cause de D. HUME repose sur la constance de quelque chose de probable, là où la régularité se confond avec le calcul d'une fréquence. Cent cinquante ans plus tard, par la corrélation, K. PEARSON (1857-1936) de la statistique mathématique anglaise « quantifiera » cette nouvelle causalité. C'est alors l'émergence de « l'homme corrélaté », aveugle au pourquoi et au comment. Voilà une façon de penser et de raisonner, en rupture avec la cause métaphysique.

### *Le positivisme anti-réaliste d'aujourd'hui*

Le positivisme anti-réaliste d'aujourd'hui n'est plus le positivisme d'A. COMTE qui fut à la fois « un monument à la gloire du scientisme et une nouvelle religion [à visage] humain »<sup>27</sup>. Il est pourtant étonnant de repérer, dans les différentes acceptions du mot « positif » du vocabulaire comtien, combien la statistique, science de l'observation, s'inscrit dans son projet de l'utile, du prévisible, de l'exactitude, de l'ordre et de l'anti-métaphysique exilant le pourquoi.

L'idée positiviste fondamentale, c'est de « savoir pour agir ; savoir par la science pour agir par le biais de la technique »<sup>28</sup>. Bien sûr, on ne peut nier que quantité de progrès significatifs lui reviennent mais, en réflexe, il faut bien avouer que le progrès auquel participe la statistique sert plus que jamais « le développement de l'ordre »<sup>29</sup> selon le principe sociologique fondamental d'A. COMTE.

---

peut être complète sans cause première, Dieu. L'infinitude de la séquence causale se justifie par le souci de totalisation de la série des causes pour atteindre cette connaissance complète.

<sup>22</sup> HOURCADE A., « Cause », *Grand Dictionnaire de la Philosophie*, dans M. BLAY (dir.), Larousse, CNRS Editions, 2003, p. 124.

<sup>23</sup> Selon l'expression du mathématicien français, A. DE MOIVRE (1667 – 1754) auteur de la *Théorie du Hasard* (Doctrine of Chance). Voyez à ce propos I. HACKING, *L'émergence de la Probabilité*, Coll. Liber, Seuil, Paris, 2002, p. 237.

<sup>25</sup> I. HACKING, *L'émergence de la Probabilité*, Coll. Liber, Seuil, Paris, 2002, p. ?? Cet « archéologue » des probabilités nous apprend que l'idée du probable s'enracine dans la conviction qu'il existe, à côté du domaine de la science noble - de ce qui est démontrable par des causes ou des raisons certaines - un règne de l'*opinio* où ces causes ou raisons font défaut ; le résultat des raisonnements ou des arguments relèvent dès lors d'autre chose que de la certitude.

<sup>26</sup> HENQUET C., KRABBENDAM L., SPAUWEN J., KAPLAN CH., LIEB R., WITTCHEM H-U. AND VAN OS J., *Prospective cohort study of cannabis use, predisposition for psychosis, and psychotic symptoms in young people*, BMJ Publishing Group Ltd, 2004.

<sup>27</sup> I. HACKING, *Concevoir et expérimenter*, (trad. française), Paris, Christian Bourgeois Editeur, 1989, p. 87.

<sup>28</sup> G. CANGUILHEM, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Quadrige/PUF, 1966, p. 58.

<sup>29</sup> G. CANGUILHEM, p.19, citation d'A. Comte lui-même.

Aujourd'hui, le mot « positivisme »<sup>30</sup> désigne une série d'idées anti-métaphysiques<sup>31</sup> dont la plus importante, pour notre propos, est celle qui s'oppose à la recherche des causes, quelles soient premières ou finales, désormais « absolument inaccessible[s] et vide[s] de sens »<sup>32</sup> ; les lois dites causales ne sont que de simples régularités qui « décrivent des événements mais [théoriquement] ne les prescrivent pas »<sup>33</sup>.

Les sciences humaines adressent de nombreuses critiques au positivisme qui alimentent la crainte de son retour en force. La critique<sup>34</sup> fondamentale est celle de son dogmatisme de l'unité méthodologique de la science sur le modèle des sciences exactes. Je retiendrai ici ce qui concerne plus directement mon propos du jour : qu'il s'agit d'« une connaissance scientifique [qui] invalide les qualités qu'elle fait apparaître comme illusoire, [alors qu'elle] ne les annule pas pour autant : la quantité, c'est la qualité niée mais non supprimée »<sup>35</sup>. Tout tableau de chiffres a cette double nature, « quantitative dans le produit et qualitative dans sa construction ». Mais on ne peut nier qu'aujourd'hui : « la quantité prend le dessus sur la qualité dans les affaires humaines »<sup>36</sup>, dans une sorte de mirage d'une connaissance objective de l'homme. C'est une critique de la mesure lorsqu'elle dénie la qualité et la valeur ; les évaluations quantitatives endémiques auxquelles nous sommes confrontés en fournissent l'exemple le plus patent.

### *La causalité en statistique*

Cette causalité là est purement formelle : elle vise une causalité claire et univoque en contrepoint de cette multiplicité de causes enchevêtrées des phénomènes complexes, impossibles à démêler ; cette visée cautionne un raisonnement en terme de probabilité, dans l'esprit de la cause chez D. HUME.

Le concept de *cause* en statistique pose problème dès lors qu'à une relation fonctionnelle, régulière, établie entre x et y, on associe « une causalité objective ou efficiente<sup>37</sup> » : c'est déjà à cette idée de *production* que s'opposait D. HUME. Or cette cause est de l'ordre de la constatation et non de l'explication : une *chance* que tel ou tel phénomène se réalise, une *tendance* (en référence au concept d'espérance mathématique), un *penchant* (au

---

<sup>30</sup> Voyez I. HACKING, *Concevoir et expérimenter*, (trad. française), Paris, Christian Bourgeois Editeur, 1989, p. 83. Je ne parle pas ici des positivistes logiques qu'on appelle désormais les empiristes logiques. Dans le Cercle de Vienne des années 20, M. SCHLICK, R. CARNAP et O. NEURATH en furent les figures les plus marquantes. K. POPPER, K. GÖDEL et L. WITTGENSTEIN s'y joignaient quelques fois ainsi que H. REICHENBACH du Groupe de Berlin. La Nouvelle Ecole en Angleterre et aux Etats-Unis comprenait H. FEIGL, C.G. HEMPEL et A.J. AYER. W. QUINE fut le premier à émettre des doutes quant à certaines thèses du positivisme logique. En plus des caractéristiques du positivisme repris ci-dessus, il faut ajouter, pour les positivistes logiques, qu'ils s'intéressent particulièrement à la logique, à la signification et à l'analyse du langage.

<sup>31</sup> I. HACKING, *Concevoir et expérimenter*, *Op. Cit.*, p. 90.

<sup>32</sup> I. HACKING, *Concevoir et expérimenter*, *Op. Cit.*, p. 90.

<sup>33</sup> M. SCHLICK, dans I. HACKING, *Concevoir et expérimenter*, *Op. Cit.*, p. 90.

<sup>34</sup> I. HACKING, *Concevoir et expérimenter*: thèmes introductifs à la philosophie de sciences expérimentales, Paris, Christian Bourgeois Editeur, 1989, p. 84-85. La critique allemande et française du positivisme « révèle une obsession pour les sciences exactes et le refus têtu de toute voie alternative pour comprendre les sciences humaines et sociales ». Cette critique dénonce aussi « le dogme d'une unité méthodologique de la science » selon lequel les sciences sociales et humaines ne relèveraient pas d'une technique particulière qui différerait de celle qui prévaut dans les sciences de la nature. Aujourd'hui le mot « positivisme » désigne une série d'idées anti-métaphysiques : pas de causes premières ou finales, priorité accordée à l'observation, pas d'explication profonde du « pourquoi », pas de réalisme des entités théoriques.

<sup>35</sup> ID., p. 66.

<sup>36</sup> I. HACKING, « Façonner les gens », cours au Collège de France, *Philosophie et histoire des concepts scientifiques*, 2001-2002, p. 543.

[http://www.college-de-france.fr/media/ins\\_pro/UPL35836\\_ihackingres0102.pdf](http://www.college-de-france.fr/media/ins_pro/UPL35836_ihackingres0102.pdf)

<sup>37</sup> ESWALD F., *Op. Cit.*, pp. 114.

suicide, au mariage, à l'obésité, à la délinquance, à la toxicomanie, etc.) ou même une *influence*. Un modèle statistique « ne dira pas *pourquoi* un tel est [*toxicomane*], ni même *pourquoi* il y a de la [*toxicomanie*] dans la société mais, sur base, par exemple, du constat de l'augmentation de la [*toxicomanie*] dans les zones urbaines, que la vie urbaine est une « cause » de la [*toxicomanie*] : ce n'est rien d'autre que commenter la constance d'une probabilité »<sup>38</sup>

*L'homme moyen de A. QUETELET : illustration de l'articulation d'une pensée métaphysique avec une pensée scientifique en alliant deux causes de variation différentes..*

La fameuse théorie de l' « homme moyen » revient au célèbre astronome belge du XIX<sup>e</sup> siècle, A. QUETELET (1796-1874). A. QUETELET fonde la « mesure sociale » sur l'idée suivante : par opposition à la volatilité et l'imprévisibilité des comportements individuels, il y a une « régularité des phénomènes macro-sociaux, »<sup>39</sup>.

A. QUETELET rapproche deux idées différentes sur la moyenne. La moyenne est l'opération statistique la plus élémentaire qui suppose qu'il existe un objet commun pour la justifier, oblitérant par-là même les autres caractères : l'addition, par ses propriétés mathématiques, permet cette mise en équivalence, ce « tout consistant »<sup>40</sup> qu'est l' « homme moyen », par lequel l'homme est rendu à la masse.

Pour inaugurer l' « homme moyen », A. QUETELET rapproche et passe sans discontinuer de la *moyenne objective*, laquelle correspond à quelque chose de réel, à la *moyenne subjective* (appellation de BERTILLON), purement mathématique. Considérons l'IMC (Indice de Masse Corporel<sup>41</sup>) qui mesure le poids (en kg) d'un individu relativement à sa taille (en m). La *moyenne objective* est obtenue à partir de plusieurs mesures successives de l'IMC d'une même personne, mesures jamais pareilles de par leur imperfection: la moyenne des différentes mesures (de la même personne) est considérée comme « son » véritable IMC. La *moyenne subjective* (ou arithmétique) par contre est obtenue à partir de la mesure de l'IMC de plusieurs personnes distinctes. Dans les deux cas, A. QUETELET constate que la forme de la distribution des mesures qu'il obtient est la même : c'est une courbe en cloche – la Loi de Gauss (loi des possibilités ou loi des erreurs, en référence à l'astronomie). Ce rapprochement des deux lois par leur forme lui permet de considérer les différents IMC mesurés des différentes personnes comme des espèces d'erreurs de mesures par rapport à une mesure commune, constante : l'IMC de l'homme moyen. L'élément clé du raisonnement, c'est la Loi gaussienne<sup>42</sup> (plus tard, appelée Normale) qui autorise cette combinaison de la cause constante et des causes accidentelles. Avec sa dispersion autour de la valeur modale, la Loi Normale illustre cette cause constante où tout converge vers cette valeur centrale et, en même temps, les différentes observations s'éloignant plus ou moins de sa valeur modale relèvent de causes accidentelles qui s'annulent en se compensant. « L' « homme moyen »<sup>43</sup>, c'est la cause constante de la

<sup>38</sup> ESWALD F., *Op. Cit.*, pp. 115.

<sup>39</sup> DESROSIERES A., « La statistique, entre le langage de la science et celui de l'action ou comment discuter de l'indiscutable », dans *Correspondances* (art.), bulletin scientifique de l'IRMC, 2002, <http://www.irmcmagrhreb.org/corres/textes/desrosieres.htm>, p. 4. « La régularité des moyennes mettait à nu la contradiction entre une sorte de déterminisme macro-social et une supposée, ou revendiquée, liberté individuelle. De la sorte, le débat sur la moyenne combinait un aspect technique et une dimension philosophique relative au libre arbitre »

<sup>40</sup> A. DESROSIERES, *La Politique des Grands Nombres : histoire de la raison statistique*, *Op. Cit.*, p.94.

<sup>41</sup> IMC = poids en kg/ (taille en m)<sup>2</sup>

<sup>42</sup> Au fil du temps, cette loi de probabilité bien connue a porté des noms différents en fonction de ce qu'elle révélait : loi binomiale (J. BERNOULLI ???), loi des possibles (A. QUETELET), loi de Gauss-Laplace, loi des déviations (F. GALTON).

<sup>43</sup> Voyez A. DESROSIERES, *Adolphe Quételet*, *Courrier des statistiques*, n°104, décembre 2002, p.4-5 : La métaphore du Gladiateur d'A. QUETELET permet de bien saisir son raisonnement sur l' « homme moyen » dans

distribution des IMC ; c'est celui dont l'IMC le plus probable est la moyenne des IMC observés. Ainsi A. QUETELET rassemble-t-il, dans un seul modèle, les deux causes de variation : les causes accidentelles et la cause constante<sup>44</sup>, laquelle est une cause téléologique, dernière, dans l'esprit de la métaphysique.

Les multiples controverses idéologiques soulevées par la théorie de l'homme moyen ont ainsi curieusement allié un aspect technique avec la question philosophique du libre arbitre de l'individu moral : cette régularité des moyennes ne pouvait que faire penser au déterminisme macro-social de l'inéluctabilité des lois sociales en contradiction avec l'idée d'une liberté individuelle. « La moyenne devient une formulation scientiste du destin par la Loi des Grands Nombres<sup>45</sup>. [...] C'est un tribunal social »<sup>46</sup>. Le roman inachevé de R. MUSIL, *L'homme sans qualité*, où quelque chose *résiste* obstinément et confusément à la rationalité, est empreint des querelles autour de « l'homme moyen », sans qualité, c'est-à-dire dépourvu de toute singularité.

## L'alliance de la « causalité » en statistique avec la norme statistique

### *De l'association contingente à la nomenclature*

Depuis D. HUME, la cause nécessaire, unique, première est inconnaissable et est remplacée par une association contingente entre des faits observés et saisis et ainsi construits et produits : on choisit de mettre en relation, de façon contingente, le nombre de psychiatres avec le nombre de suicides, le nombre de faits de délinquance urbaine en communauté française avec le taux d'immigrés dans ces mêmes villes etc. L'éclairage ciblé de la torche sur ces phénomènes jette en même temps dans l'ombre tout ce qui est hors du cercle de lumière : « ce qui nous éclaire, nous aveugle » (cf. E. MORIN)

Cette association contingente des phénomènes par la statistique devient un principe d'intelligibilité du réel – un réel d'une grande complexité qui révèle l'infirmité de la raison. Il en résulte un découpage en normes épistémologiques par la classification au projet de la quantification. Ces normes épistémologiques sont des « coupes », des divisions effectives du réel sélectionnées parmi une multitude d'autres divisions possibles. Ce découpage n'est cependant qu'une *convention* (un commun accord), visant à instaurer un sens commun à des jugements, des opinions, des appréciations *composites* ou très hétérogènes<sup>47</sup> (cf l'exemple de

---

son idéal de perfection : « Le roi de Prusse admire la beauté d'une statue, celle du Gladiateur. Il décide de la faire reproduire en mille exemplaires par mille sculpteurs de son royaume, afin de la distribuer à ses fidèles courtisans. Les copies, imparfaites, sont bien sûr différentes les unes des autres, mais elles ressemblent toutes plus ou moins au modèle. Celui-ci joue pour les copies le rôle de « cause constante » puisque les mille sculpteurs se sont efforcés à les imiter. Selon cette image, l'« homme moyen » est l'équivalent de la statue parfaite originale du Gladiateur. Les êtres humains concrets sont des reproductions imparfaites de cet « homme moyen », présenté ainsi comme un idéal de perfection ». A. DESROSIERES sort de cette querelle opposant le réalisme au nominalisme, en se voulant réaliste par le fait que les objets statistiques sont stables, solides et utiles à l'action, sans exclure pour autant une attitude nominaliste juste selon les situations.

<sup>44</sup> La cause constante d'A. QUETELET n'établit pas un lien de cause à effet : c'est une cause téléologique, dernière – sorte de cause métaphysique – un ajustement au modèle, comme une hypothèse extérieure visant à faire tenir ensemble des choses collectives, composites, par l'agrégation d'individus. Cette visée de faire tenir ensemble des choses collectives et composites est d'ailleurs celle de la statistique.

<sup>45</sup> La Loi des Grands Nombres est celle de la convergence en probabilité de la moyenne d'une partie, d'un échantillon vers la « vraie » moyenne du tout, de la population toute entière, lorsque la taille de l'échantillon tend vers  $\infty$ . Elle ne permet pas de prédire dans le détail si chacun se suicidera ou non, mais le nombre total de suicides dans l'année est à peu près déterminé.

<sup>46</sup> J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Op. Cit. p. 35.

<sup>47</sup> Ce découpage épistémologique se fonde sur un double hiatus: d'une part, le choix de la coupe est orienté au fond par une conjecture, c'est-à-dire une supposition fondée sur du probable (ce qui semble le plus

la corrélation entre le taux d'émigrés dans une ville et le nombre de faits de délinquance, parti pris des faits observés, saisis, produits et construits...<sup>48</sup>). La validité de la statistique (au sens contemporain de persuasif) se fonde même sur cette hétérogénéité ; c'est sa raison d'être, son utilité, sa force de persuasion. Et plus l'hétérogénéité des opinions est grande, plus il y a du flou, plus la statistique se propose de donner du sens à la faille du savoir selon son principe scientifique de connaissabilité où le néant cognitif est intolérable. Elle le fait par le chiffre qui est l'inscription matérielle de son discours, se substituant d'une certaine manière au langage. Par le chiffre, elle utilise la langue dans sa dimension la moins signifiante : en ce sens, le chiffre est plus proche de la lettre<sup>49</sup>, hors sens, en tant qu'elle n'est pas un nœud de signification.

Une *convention* entre un univers hautement formalisé qui va offrir un calcul de probabilité formalisé et un univers aux perceptions subjectives essentiellement différentes, tension inhérente à la statistique. C'est dire qu'en filigrane du « combien » des tableaux de chiffres produits par la statistique, se trouve, ainsi voilé, un « comment », selon une grille conceptuelle à travers laquelle toute la réalité est filtrée. C'est aussi dire que ce découpage n'est pas fondé en réalité puisqu'il élude ainsi le problème de ce qui se passe réellement dans la réalité<sup>50</sup>. Ce voile tendu par le « combien » devant la réalité n'est pas sans inviter à un rapport fétichiste aux chiffres<sup>51</sup>. Et dans un énorme paradoxe, cette régularité saisie et quantifiée, aveugle à la réalité, va être utilisée pour agir assez efficacement à son tour sur la réalité...

Les statistiques ne correspondent pas à une réalité au sens où ceci reviendrait à poser leur exactitude comme principe de vérité.

Elles « conviennent » pour un temps, pour un espace et pour une instance de décision ; parce qu'elles se veulent avant tout utiles, elles « servent » les intérêts de l'Etat, d'une institution, d'une faculté, etc., bref, d'une organisation. La statistique, les statistiques,

---

vraisemblable) alors que « la discussion n'appartient pas proprement à la doctrine des probabilités mathématiques »<sup>47</sup>. D'autre part, ce découpage, non fondé en réalité, relève d'une convention entre un univers hautement formalisé qui va offrir un calcul de probabilité formalisé et un univers aux perceptions subjectives essentiellement différentes, tension inhérente à la statistique.

<sup>48</sup> Voyez *Le Monde*, Samedi 6 octobre 2007, p.32. Une anthropologue de Harvard vient d'établir « un lien entre la paternité et la tessiture de la voix : les hommes possédant une voix grave font, paraît-il, plus d'enfants. Et de conclure son étude par la brillante et innovante analyse que « les performances en la matière tiennent probablement à un plus grand succès auprès des femmes »...

<sup>49</sup> « [...] Les premières pages du *Lituraterre [jeu de mot de J. LACAN qui passe de « letter » à « litter », de la lettre à l'ordure]* : la lettre comme ce qui, par son tracé, se distingue radicalement du signifiant et de ses effets de sens. La lettre dans l'enseignement de LACAN, parcours qui va de la lettre comme ce qui est le plus inaccessible du signifiant à lui-même jusqu'à cette distinction du signifiant et de la lettre où celle-ci apparaît comme à la fois hors sens et jouis-sens. Le lien de la lettre et de la jouissance est nommé par LACAN littoral ». Argument du Séminaire de recherche, Clinique de la lettre dans l'enseignement de Lacan, animé par A. STEVENS & P. STASSIN, 8 novembre 2007.

<sup>50</sup> Rapport avec la réalité de cette position générale sur les actions des hommes : éluder le problème de ce qui se passe réellement dans la réalité (en tentant d'égaliser et de comparer certitude et incertitude liée à l'ignorance fondamentale de cette réalité désormais enfouie dans le calcul comparatif). C'est ainsi que l'importance intrinsèque d'un événement futur sera lestée ou délestée de la probabilité plus ou moins forte qu'il ait lieu. Cette rationalisation introduit une perte de réalité : ceci explique peut-être le titre du livre de R. CAPURRO : « Le positivisme est un culte de morts ». Voyez R. CAPURRO, *Auguste Comte, le positivisme est un culte des morts*, Paris, EPEL, 2001.

<sup>51</sup> C'est le principe même du fétiche : un voile devant la réalité qu'il dissimule et c'est désormais ce voile qui est surestimé<sup>51</sup>. D'où ce rapport fétichiste aux chiffres qui leur ravit toute valeur heuristique et mutile l'objet à penser dans son entreprise d'objectivation. En ce sens, la statistique est une science de l'occulte : il ne reste le plus souvent qu'à remplir les cases, selon les catégories renseignées, dans l'ignorance totale du « comment ». On ne peut s'empêcher de penser aux évaluations quantitatives où le travail de définition en amont, s'il a eu lieu, échappe totalement aux évalués, une rupture entre les évalués et les évaluateurs propre aux *arcana imperii* ou *secrets du pouvoir*.



conviennent particulièrement à ceux qui sont dans la sphère de l'action pour laquelle elles ont été élaborées. La statistique opère une montée en généralité, une sorte de globalisation : dans cette connaissance stratifiée, seuls ceux dont les préoccupations sont à ce niveau global seront satisfaits de l'information en masse des statistiques. Il y a de l'irréductibilité dans ces différences de points de vue : jamais, l'infirmité individuelle ne saurait être évitée, quelque soit le niveau d'affinement des statistiques, par définition, globales. « Et plus on est proche de la sphère de l'action immédiate, mieux on connaît les limites de l'instrument qu'on utilise. Plus on est loin, plus la représentation s'autonomise de l'action »<sup>52</sup> C'est ainsi que ce qui « convenait » bien à l'action finit par « correspondre » à la réalité vraie par l'opération fétichiste: la distance grandissant, les ruptures de sens se multiplient et libèrent ainsi les normes statistiques, mesures de régularités, en électrons libres avec leurs existences propres et détachées.

Ce découpage du réel en normes épistémologiques établit une nomenclature qui est un « principe de mise en ordre »<sup>53</sup> : « les statistiques sont une machine à produire (ou à simuler) de l'ordre »<sup>54</sup>. A produire des normes comme un ordre défini.

### *De la nomenclature à la norme*

G. CANGUILHEM pense que chaque être vivant - chaque homme – interagit avec le milieu dans lequel il se trouve, en étant modifié par lui mais aussi en le modifiant et en y inscrivant ses propres normes. Il y a identité entre la norme et la modification pour G. CANGUILHEM : chacun fixe et change ses propres normes. Dans ce cas, la normalité est fondée sur le pouvoir de modification des normes – la normativité – et elle est pensée à partir du pathologique : la normalité n'est donc pas première et n'a aucun sens objectif, valable pour tous. De ce point de vue, la société n'est pas un milieu « constitué » auquel l'homme n'aurait plus qu'à s'adapter. Ainsi « reconnaître la relativité individuelle et chronologique des normes, c'est [garantir] la tolérance de la variété, [de l'hétérogénéité], non le scepticisme devant la multiplicité »<sup>55</sup>

Ce n'est pas le point de vue de la statistique qui, on le sait, est intolérante à ce « trou de savoir » de la multiplicité infinie. Les normes statistiques sont des mesures du normal qui est alors premier : dit autrement, la statistique est une technique, un procédé, une procédure de normalisation<sup>56</sup> puisqu'elle fabrique du normal.

A l'impératif de la raison statistique, il y a intrinsèquement quelque chose d'une normalisation par ses procédés, ses techniques et ses procédures « à partir et au-dessous, dans les marges et même à contresens d'un système de la loi »<sup>57</sup>. Cet impératif de la normalisation, c'est non seulement calculer la moyenne comme norme de tout ce que l'on peut mesurer sur l'homme devenu quantifiable mais c'est aussi calculer toute déviation par rapport à cette

<sup>52</sup> J-L. BESSON, « Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Op. Cit. p. 223.

<sup>53</sup> J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Op. Cit. p. 46 ( ??? ).

<sup>54</sup> J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Op. Cit. p. 60.

<sup>55</sup> G. CANGUILHEM, *Le Normal et le pathologique*, Op. Cit., p. 215.

<sup>56</sup> I. HACKING, « Façonner les gens », cours au Collège de France, *Philosophie et histoire des concepts scientifiques*, 2001-2002, p. 541. Normaliser, c'est « réguler, surveiller, énumérer, contrôler, réformer, vérifier, guérir, confiner, interner »<sup>56</sup> et on pourrait continuer la série... L' « arène de la normalité »<sup>56</sup> est constituée d'idées dichotomiques de paires opposées : « normal/anormal [bien sûr, mais aussi] ; rationnel/irrationnel ; sain/malade ; sain d'esprit/fou ; stable/instable ; responsable/irresponsable »<sup>56</sup>

<sup>57</sup> M. FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population*, Cours au Collège de France, 1977-1978, Paris, Seuil/Gallimard, 2004, p. 58.

norme ... pour faire du « normal »<sup>58</sup>. L'IMC moyen = 22,5, c'est l'IMC le plus probable pour l'« homme moyen » bruxellois. Un IMC entre 20 et 25, est un IMC « normal » parce qu'avec un écart-type de 2,5, il y a, de l'exclusif point de vue probabiliste de la loi normale, 68% de la population concernée qui s'y trouve, soit à peu près 2/3 de cette population.

C'est la primauté de la régularité sur l'infraction et non l'inverse qui, seule, permettrait la (re)connaissance de la singularité. Tout écart<sup>59</sup> par rapport à la norme statistique définissant le normal, devient une déviation par rapport à une mesure de la « réalité » (l'IMC moyen de 22,5) par son objectivation alors qu'il ne s'agit que d'une « convenance » à l'action, une règle de décision qui convient, selon le parti pris de l'observation. « La norme est alors un jeu à l'intérieur des normalités différentielles »<sup>60</sup> : d'échantillon en échantillon mesurant l'IMC, de nombreuses distributions normales sont suggérées, elles vont jouer les unes par rapport aux autres jusqu'à ce qu'une distribution parmi les autres semble plus « normale » au sens statistique, plus favorable à l'hypothèse stochastique de normalité... « C'est la norme qui s'en déduit [...] se fixe et joue un rôle opératoire »<sup>61</sup>. A partir de là, on définit l'obésité ( $30 = 22,5 + 3\sigma$ ), l'obésité sévère ( $35 = 22,5 + 5\sigma$ ) et l'obésité morbide ( $40 = 22,5 + 7\sigma$ ) au fur et à mesure que le nombre d'écart-types augmente au-dessus de la moyenne. Tout dépend donc de la loi normale : la nouvelle catégorie du « gros quantifié » comme l'appelle I. HACKING est née de cette normalisation. Je ne pense pas que les femmes que peignaient Rubens ou Renoir se sentaient obèses ou sévèrement obèses... L'« homme moyen » est un modèle de beauté et de perfection dans la mesure où la perfection, « l'idéal [sont] ce qui est *actuel*, déjà là, de par leur représentation sociale, sous la forme de la norme et de la moyenne qui la définit »<sup>62</sup>.

La statistique fait ainsi de la société un milieu « constitué » auquel l'homme n'a plus qu'à s'adapter, à être le mieux socialisé possible ; la société est ainsi assimilée subrepticement et abusivement à un système de déterminismes, de ce « déterminisme clos qui ne conçoit guère de rectifications progressives (cf exemple du chômage dans J-L. Besson), établi une fois pour toutes, devenant ainsi la réalité même, achevée, coulée « ne varietur ». [*C'est une*] réduction à une mesure commune, [*une*] réduction de la différence au quantitatif, de la qualité à la quantité »<sup>63</sup>

---

<sup>58</sup> I. HACKING, « Façonner les gens », Cours au Collège de France, *Philosophie et histoire des concepts scientifiques*, 2001-2002, p. 541. Cette idée du normal résulte, entre autres choses, de la transposition de la « normalité technique à la politique, la littérature et la vie quotidienne ; la nouvelle bureaucratie chargée de compter qui produit « l'avalanche de nombres imprimés » ; les régularités qui apparaissent dans ces nombres et [*la théorie de*] l'homme moyen (A. QUETELET) qui en découle ; le fait que l'utilité [*de la théorie*] de l'homme moyen ne dépend pas seulement de la moyenne comme normal mais aussi des écarts par rapport à la moyenne (F. GALTON).

[http://www.college-de-france.fr/media/ins\\_pro/UPL35836\\_ihackingres0102.pdf](http://www.college-de-france.fr/media/ins_pro/UPL35836_ihackingres0102.pdf)

<sup>59</sup> Cet écart est mesuré par l'écart-type, l'unité de mesure du statisticien : toute déviation, tout écart entre une valeur théorique hypothétique ou par rapport à la moyenne est évalué à l'aulne de cet unité de mesure. L'écart-type est la capture de l'imprévisible, de l'accidentel : il est la mesure de l'incertitude du statisticien. Ainsi l'incertain est-il réduit à être une déviation par rapport à une norme. Cette nouvelle unité de mesure permet de situer et d'apprécier, par exemple, la « compétence » (vocable grevé de toutes les confusions !) d'une infirmière psychiatrique par rapport à l'ensemble des infirmières psychiatriques, à l'aulne du nombre de gestes qu'elle fait, nombre transformé par un changement d'échelle en un certain nombre d'écart-types au-dessus ou en dessous du nombre moyen de gestes que commet une infirmière psychiatrique moyenne. L'écart-type impose un détour par la masse, une comparaison à la collectivité concernée par la catégorie (ici, les infirmières psychiatriques), sans que n'intervienne l'informel, c'est-à-dire cette multitude de gestes qui échappent à une évaluation et qui font pourtant que le service est rendu, bien rendu, voire mieux rendu : or, dans la pratique d'évaluation, au lieu d'être rivié aux indicateurs formalisés objectivants, il vaudrait mieux tenir compte des savoirs informels<sup>59</sup> dont aucun écart-type, jamais, ne rendra compte.

<sup>60</sup> M. FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population, Op. Cit.*, p.65.

<sup>61</sup> M. FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population, Cours au Collège de France, 1977-1978, Paris, Seuil/Gallimard, 2004, p. 65.*

<sup>62</sup> F. EWALD, *Histoire de l'état providence, Op. Cit.*, p.122.

<sup>63</sup> G. CANGUILHEM, *Le Normal et le pathologique, Op. Cit.*, p. 65.

Dans « cette manière de n'envisager d'autre norme pour chacun que son rapport toujours actuel aux autres, [dans] cette manière de réduire l'être de chacun à son être social »<sup>64</sup>, les normes statistiques finissent par régir nos comportements sociaux, et même, nos manières d'aimer, de désirer, de transmettre, de penser, bref, notre intimité.

Parce que, par leur fixité<sup>65</sup> et leur large consensus, la réification des normes statistiques leur confère une existence propre : en dépit de la vision particulière, élective, qu'elles véhiculent, elles deviennent ainsi la réalité tout court, la vérité vraie ; elles qui ne sont pourtant que le reflet spéculaire forcément déformé, « subjectif, sélectif, partiel et contingent »<sup>66</sup> du social et pour le social. Juste des *a priori* relevant d'un certain consensus.

### *Les catégories normalisantes*

« Le monde des mots crée le monde des choses »<sup>67</sup> dit J. LACAN. « Façonner les gens », c'est modifier l'espace des possibilités qui définit la personne. Etre étiqueté « schizophrène », n'est-ce pas désormais penser son destin comme inexorablement asilaire comme le disent nombre d'articles ? Etre étiqueté délinquant, suicidaire, un enfant à risque (quel que soit ce risque) ou génial, SDF, émigré, etc. n'est-ce pas ce « déterminisme clos » où les chances de rectifications progressives sont tellement minces que la réalité même semble achevée ? C'est, en tous les cas, sérieusement boucher le monde des possibles, supprimer l'accès à des espaces et à des dimensions d'existence inconnus, sans possibilité de « désinstaller les frontières »<sup>68</sup>, sans laisser la chance d'émerger une nécessité nouvelle, qui pourrait venir faire pièce à l'impossible et le défaire au risque de l'inédit. Si « le monde des mots crée le monde des choses », alors par la statistique, l'ordre des mots crée l'ordre des choses, où les petits tiroirs à la naphthaline de la classification par la normalisation, parfaitement étiquetés, sont bien rangés ; de cet ordre parfois établi comme un nœud coulant qui se resserre, qui, « à certains moments, sera ce qui, avec une terrible cruauté, écrasera quelqu'un, l'asphyxiera, le rendra malade, le condamnera à ne pas vivre. [En somme, nous sommes] des animaux malades des normes »<sup>69</sup>, de ces normes sauvages au souci d'objectivation et de mesurage. Ces normes-là se caractérisent par leur « non-extériorité » comme le disait M. FOUCAULT, et donc sans possibilité de rébellion ; ce qui les oppose à la figure de la Loi avec ses marges et ses hors-la-loi qui sont son extérieur et par rapport à laquelle il est dès lors possible de se rebeller. « Dans la société des normes, le dedans et le dehors se conjoignent de telle façon que le sujet n'est à la fois jamais tout à fait dans les normes et jamais tout à fait hors normes »<sup>70</sup>.

### *La moyenne, impératif de la norme*

C'est précisément ce qu'illustre l'homme moyen. Bien sûr, « l'homme moyen n'existe pas »<sup>71</sup> dit J. LACAN. Même A. QUETELET dit que c'est un homme « impossible ». Cependant,

---

<sup>64</sup> F. EWALD, *Histoire de l'état providence*, Op. Cit., p. 123.

<sup>65</sup> Il y a le plus souvent une fixité des catégories pour des intérêts économiques, politiques, fiscales, bureaucratiques etc.

<sup>66</sup> J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Op. Cit. p. 50.

<sup>67</sup> J. LACAN, *Ecrits*,

<sup>68</sup> S. PROKHORIS, *Le sexe prescrit : la différence sexuelle en question*, Paris, Aubier, 2000, p. 18.

<sup>69</sup> S. PROKHORIS, *Le sexe prescrit : la différence sexuelle en question*, Paris, Aubier, 2000, p. 41.

<sup>70</sup> LAURENT E., *La cause Freudienne : Politique Psy*, « Nouveau régime du Champ Psy », Nouvelle revue de psychanalyse, n° 57, Navarin Editeur, 2004, p.12.

<sup>71</sup> Voyez J. LACAN, « Il ne peut y avoir de crise de la psychanalyse », Entretien avec E. GRANZOTTO (1974), *Le magazine Littéraire*, n° 428, février 2004, p. 28 et F. EWALD, *Histoire de l'Etat Providence*, Editions Grasset & Fasquelle, 1996, p. 118-119.

si « l'homme moyen n'est pas tout à fait chacun de nous [...], nous sommes tous un peu lui ; il nous ressemble à s'y méprendre, et pourtant nous nous en séparons toujours par l'écart à la fois minuscule et accidentel de notre identité »<sup>72</sup>. Par cet « homme moyen », A. QUETELET voulait fonder un jugement scientifique et social sur l'homme : son identité devient sociale.

La moyenne comme norme statistique, c'est l'oblitération de la différence par la réduction à une commune mesure. Dans et par son usage qui crée un large consensus, elle se réifie, se solidifie, se fige, se fixe et s'impose: « son effectivité fait pression sur la conduite ou l'opinion indépendamment du choix de chacun ; [*la moyenne est alors*] le normal, d'ordre factuel qui nous enserme dans les faits et les habitudes »<sup>73</sup>, sans choix possible et sans jugement de valeur.

Avec l'homme moyen, par cette montée en généralité, « il n'y a plus d'universel »<sup>74</sup>, plus de singularité non plus<sup>75</sup>. Le sujet est réduit à son être purement social ; c'est nier sa part radicalement asociale qui le fonde et, en même temps, lui échappe<sup>76</sup>. « [...] c'est bien la vie psychique elle-même qui est visée dans ce qu'elle a de profondément étranger à la norme, de radicalement *alter*<sup>77</sup> ». La norme n'est-elle pas au cœur de la folie puisque la vie psychique comporte précisément cette part de profondément étranger à la norme ? Nous sommes ces « animaux malades des normes ; [*il s'agit, non de reformater quelqu'un, mais*] de lui ménager un espace à l'abri duquel il soit fait droit à la possibilité pour lui d'inventer<sup>78</sup> » sa propre inscription dans le lien social, fut-elle éloignée des normes attendues<sup>79</sup>. L'homme moyen, c'est la dictature de la norme<sup>80</sup>, « un tribunal social »<sup>81</sup>.

## Conclusion

En guise de conclusion, je présenterai la troisième partie sur la causalité psychique comme une nouvelle rupture épistémologique. Il s'agit de tenter une réponse à la question d'un désenclavement possible de ces normes « intimantes » (« intimantes » : caractère d'autorité de la norme prescriptive et ce jusqu'au plus « intime ») pour « les gens façonnés » dont parle I. HACKING. Selon lui, l'« interactivité » avec son « effet boucle » entre les gens et les classifications - la normalisation, la quantification sont des classifications -, permet l'ouverture vers d'« autres possibilités de choix et d'existence » ; en d'autres termes, la possibilité pour « les gens façonnés » de « se repenser eux-mêmes »<sup>82</sup>.

<sup>72</sup> F. EWALD, *Histoire de l'état providence*, *Op. Cit.*, p. 121-122.

<sup>73</sup> S. SIMBA, « Norme », *Grand Dictionnaire de la Philosophie*, dans M. BLAY (dir.), Larousse, CNRS Editions, 2003, p. 736.

<sup>74</sup> *Universel* au sens d'un résumé de propriétés qu'on trouvait toutes identiques en chacun.

<sup>75</sup> M. FOUCAULT se voulait « antistratégique » dans ce sens qu'il prônait une morale théorique où il s'agissait d'« être respectueux quand une singularité se soulève, intransigeant dès que le pouvoir enfreint l'universel<sup>75</sup> », le stratège ayant la morale inverse.

<sup>76</sup> J. LACAN l'a conceptualisé, au niveau du lien social justement, avec son « objet *a* », marqué par la singularité de la rencontre.

<sup>77</sup> ALBERTI CH., *La cause Freudienne : Politique Psy*, « L'homme moyen n'existe pas », Nouvelle revue de psychanalyse, n° 57, Navarin Editeur, 2004, p. 6.

<sup>78</sup> S. PROKORIS S., *Op. Cit.*, p. 41.

<sup>79</sup> P. FOUCHET, *Pour une évaluation au service de la clinique : les raisons d'un colloque, dans le cadre du colloque*, au colloque « Evaluer l'évaluation. L'évaluation des pratiques cliniques, psychothérapeutiques et psychosociales en institution : état de la question en Belgique francophone », 25 & 26 avril 2005, p. 2 – 3. Questions d'une grille d'évaluation de la compétence sociale (G.E.C.S) : « Dégage-t-il des odeurs corporelles ? Parle-t-il la bouche pleine ou mastique-t-il la bouche ouverte... ? A-t-il une allure débraillée ? » Etc.

<sup>80</sup> Notons que dans l'estimation des modèles probabilistes, on ne retient jamais que sa part déterministe estimée... qui n'est rien d'autre qu'une moyenne estimée...

<sup>81</sup> J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, *Op. Cit.* p. 35.

<sup>82</sup> I. HACKING, « Façonner les gens », *Op. Cit.*, p. ?.

N'est-ce pas oublier « la puissance intimante du dire », la dimension radicalement performative et efficiente du langage ? N'est-ce pas méconnaître que « l'inconscient est structuré comme un langage » ? L'inconscient, ce volontaire insu, est une structure qui précède le sujet, une structure comme un jeu de combinatoire de signifiants comme des « blocs de sens gelés » : il n'y a rien de métaphysique là-dedans.

C'est afin d'établir le concept de l'inconscient freudien que J. LACAN s'est intéressé à la causalité psychique. La cause lacanienne n'est pas la cause rationalisée (métaphysique ou scientifique) dont j'ai parlé : elle est « anti-conceptuelle, indéfinie »<sup>83</sup>. C'est un « trou », une « clocherie » (« il n'y a de cause que de ce qui cloche »), un « point de béance »<sup>84</sup> dans la chaîne signifiante qui laisse entrevoir l'inconscient, un « point de suspension »<sup>85</sup> entre contingence et nécessité<sup>86</sup>. La causalité psychique introduit une dynamique sur « le chemin de la reconnaissance » au sens où le fou est celui qui « ne se reconnaît pas », pris dans la séduction de son être. Prendre le chemin de la reconnaissance, c'est tenter de faire pièce à l'impossible et le défaire, de cet impossible d'où se définit le réel : ce chemin mène, de par son impasse, à la vérité révélée (cf. M. HEIDDEGER) et non à la mystique révélée de la métaphysique. Cette révélation est celle de son être, de sa singularité, de sa vérité de sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient. Le véritable sujet est le sujet de l'inconscient, à contresens de la passion de l'ignorance à laquelle participe la passion de la causalité et la passion des chiffres. « Le vrai est toujours neuf » comme le souligne Max Jacob. Cependant, dans la société du risque - société de la peur -, dans l'univers de la précaution par la normalisation, « le vrai est supplanté par le probable » (R. MUSIL), dernier refuge du savoir.

En désespoir de cette cause-là, il ne reste plus que la norme...

---

<sup>83</sup> J. LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux, Le Séminaire, Livre XI*, p. 25 ( ?)

<sup>84</sup> J. LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux, Op. Cit.*, p. 25 ( ?)

<sup>85</sup> J. LACAN, *Encore, Le Séminaire, Livre XX*, p. 132 ( ?)

<sup>86</sup> Dans son séminaire XX, *Encore*, J. LACAN reprend les quatre temps aristotéliens de l'impossible, de la contingence, du nécessité et du possible, qu'il réécrit à partir du non-rapport sexuel (NRS). Ce non-rapport sexuel dénonce ce défaut radical de lien entre les humains, ce ratage de l'altérité. Au temps de l'impossible, le NRS « ne cesse pas de s'écrire » ; à celui de la contingence, le NRS « cesse de ne pas s'écrire », au temps de la nécessité, le NRS « ne cesse pas de ne pas s'écrire » et au dernier temps du possible, le NRS « cesse de s'écrire ». L'interprétation du « s'écrire » est en lien avec la lettre dans son hors sens, non « significantisable ».